

Parashat Pinhas

2026-07-01

La vengeance jalouse** de Pin'has et le scandale de son discrédit

Au début de *parashat Pin'has*, le verset présente Pin'has comme celui qui a détourné la colère de *HaShem* de dessus les *Bnei Yisraël* en portant Sa *qinah* au milieu d'eux. Pourtant, immédiatement, apparaît un paradoxe : au lieu d'être reconnu pour avoir arrêté le '*Hilloul HaShem*', il est disqualifié et méprisé. Rashi formule cela de manière frappante : « *ha-ben she-hayou ha-shevachim mevazim oto* ». Ce sont précisément les *shevachim*, les *meYOU'hassim*, qui le tournent en dérision et disent : regardez ce *Ben Putti*, dont le grand-père a engraisé des veaux pour '*avodah zarah*', et voilà qu'il tue un prince d'Israël !

La question est double. D'abord, en quoi l'ascendance maternelle de Pin'has, liée à Yithro avant sa reconnaissance de la vérité, pourrait-elle disqualifier son acte ? Ensuite, en quoi le fait de rappeler qu'il descend aussi d'Aharon vient-il réparer quoi que ce soit ? Être petit-fils d'Aharon n'efface pas le fait d'être aussi petit-fils de Yithro. Il faut donc comprendre pourquoi la Torah tient à le rattacher explicitement à Aharon.

L'étonnement grandit encore quand on regarde la situation elle-même. Pin'has n'a rien fait de clandestin ni d'arbitraire. L'acte de Zimri est public, provocateur, assumé. Zimri ne se contente pas de fauter : il proclame sa position. Il met Moshé en cause avec l'argument rapporté par Rashi : « *zu asourah o mouthereth ?* » Si cette femme est interdite, alors qui a permis la fille de Yithro ? Il transforme donc sa transgression en défi théorique et public. Il ne s'agit pas seulement d'un acte immoral, mais d'un '*Hilloul HaShem*' déclaré, proclamé, puis accompli.

Dans ce contexte, ce qui étonne n'est pas seulement que Pin'has ait été méprisé, mais surtout qu'il ait été presque seul à agir. Toute l'assemblée voit. Il s'agit d'un prince de la tribu de Shim'on, et justement un prince d'Israël, dans le désert, ne peut être prince qu'en raison de son niveau spirituel. Les conditions matérielles étant égales pour tous, la dignité du chef ne repose pas sur la richesse, le prestige social ou l'apparence, mais sur sa stature spirituelle. Comment un homme choisi sur ce critère peut-il en arriver là, et comment le peuple peut-il rester passif devant un tel effondrement ?

Une explication est rapportée au nom du Rav Sholom Shwadron, maguid de Yeroushalayim. Zimri aurait pensé agir pour éviter une faute plus grave encore : la '*avodah zarah*'. Les filles de Moav et de Midyan entraînaient Israël au '*Ba'al Peor*' en conditionnant la débauche à un geste idolâtre. On pouvait alors imaginer le raisonnement suivant : puisque l'idolâtrie est la faute la plus grave, mieux vaut permettre les '*arayoth*' sans passer par l'idolâtrie, afin de sauver le peuple du pire. Le geste de Zimri aurait donc prétendu ouvrir une voie où la relation interdite resterait relation interdite, mais sans '*avodah zarah*'. Selon cette logique, Pin'has, du fait de son

ascendance venant de Yithro, aurait été accusé de ne pas sentir assez la gravité de l'idolâtrie.

L'enjeu devient alors essentiel : peut-on commettre une *'averah* pour éviter une faute plus grande ? La réponse donnée ici est nette : non. Aucun homme ne peut se permettre une transgression sous prétexte qu'elle servirait à empêcher d'autres fautes plus graves. Ce serait se comporter comme si la Torah lui appartenait, comme s'il pouvait en sacrifier une part pour en sauver une autre. Or « *Torath HaShem temimah, meshivath nefesh* - la Torah est parfaite, intègre » : c'est précisément parce qu'elle est *temimah* qu'elle donne vie. On ne peut pas la déchirer. On ne sauve pas une partie en détruisant une autre.

Fils d'Aharon : le sens de l'acte de Pin'has

À partir de là, le rattachement de Pin'has à Aharon prend un autre sens. Ce n'est pas un simple rééquilibrage généalogique. La Torah répond à ceux qui prétendent que la position de Pin'has venait d'une sensibilité défectueuse à l'égard de l'idolâtrie, liée à Yithro. Elle affirme au contraire que toute sa démarche vient d'Aharon : non d'une légèreté devant la *'avodah zarah*, mais d'une responsabilité pour le lien entre *HaShem* et Israël.

L'idée rapportée est qu'Aharon lui-même avait été prêt à se compromettre pour empêcher une catastrophe plus grande lors du *'Egel*. De même, Pin'has prend sur lui un acte dont on aurait pu penser qu'il le disqualifie. Un *kohen* qui a tué n'est pas *kasher* pour la *'avodah* ; or Pin'has agit tout de même. Il met tout en jeu pour enrayer la profanation. C'est précisément cela qui le rend digne de la *kehounah*. Il devient *kohen* par son mérite : « *ta'hat asher qiné le-Elohav* ». Son acte n'est pas lu comme un meurtre, mais comme ce qui a sauvé Israël et rétabli la relation avec *HaShem*. D'où le *berith shalom*.

Mais cette comparaison avec Aharon doit être nuancée : Aharon n'a pas simplement raisonné en termes de "faute moindre". Son calcul était d'un autre ordre. Il avait vu 'Hour tué pour s'être opposé au peuple. S'il était tué lui aussi, Israël se retrouverait sans *Kohen Gadol* et sans *Navi*. Or un *Klal Yisraël* sans *'avodah* et sans parole de *HaShem* n'a plus de raison d'être. Le problème n'était pas seulement qu'Aharon n'aurait pas voulu mourir ; c'est qu'être tué comme *Kohen ve-Navi* aurait signifié la disqualification totale d'Israël.

Cela conduit à une lecture du *'Egel*. Au départ, le veau n'était pas forcément une idole au sens simple. Les Bnei Yisraël disaient : « *Ish-Moshé* », cet homme Moshé, nous ne savons pas ce qu'il est devenu. Leur faute commence déjà là : attribuer à Moshé la sortie d'Égypte, alors que *HaShem* avait affirmé que Lui-même, sans intermédiaire, avait fait sortir Israël. Chercher un remplaçant à Moshé revenait donc déjà à glisser vers une forme de *'avodah zarah*. Le symbole choisi, le veau, renvoyait à Yossef, dont l'emblème était le taureau, et qui avait un lien particulier avec l'entrée puis la sortie d'Égypte. Cela pouvait donner une apparence de cohérence. Mais Aharon a probablement vu que l'affaire tournerait mal : ceux qui savaient réellement "faire marcher" une telle chose étaient les connaisseurs de l'idolâtrie, et le symbole allait devenir idole.

Même si cette lecture d'Aharon reste différente, une ligne commune demeure : l'homme n'a pas à prendre sur lui la gestion ultime de l'histoire. Il n'a pas à décider qu'une '*averah*' est nécessaire pour sauver le *Klal Yisraël*. Ce point est rapproché de 'Hizqiyahou : il ne faut pas renoncer à une *mitsvah* parce qu'on prévoit de mauvaises conséquences futures. Ce qui relève de l'avenir ultime appartient à *HaShem*. L'homme accomplit la *mitsvah* ; il ne calcule pas à la place de *HaShem*.

C'est aussi ce qui éclaire la paralysie de Moshé dans l'affaire de Zimri. Zimri avait touché un point personnel en évoquant la fille de Yithro. Si Moshé avait frappé lui-même, on aurait pu dire qu'il agissait pour faire taire une insulte ou pour supprimer un contradicteur. Il y avait là comme un conflit d'intérêt. C'est pourquoi l'intervention de Pin'has était nécessaire : celui qui rappelle cette *halakhah* doit aussi l'accomplir, mais il faut qu'il n'y ait pas d'élément personnel.

Haïr le mal sans se venger soi-même

L'acte de Pin'has est ensuite replacé dans une perspective plus large. La *qinah*, "la jalousie" de *HaShem* n'est pas une vengeance ; elle consiste à éradiquer le mal du monde. Lorsque Pin'has porte cette *qinah*, il ne cède pas à une violence personnelle. Il ne supporte pas la profanation du Nom. Son geste relève d'une pureté intérieure.

Dans ce sens est citée la parole des '*Hakhamim* dans *Maseketh Yoma* : un *Talmid 'hakham* qui ne se venge pas comme un serpent n'est pas un vrai *Talmid 'hakham*. Il ne s'agit évidemment pas de valoriser la rancune personnelle, mais de dire qu'un homme de Torah doit être incapable de devenir insensible au mal. Comme dans le verset : « *Ve-havé HaShem, sinou ra'* » — ceux qui aiment *HaShem* doivent haïr le mal.

Le point central est donc la vigilance intérieure. Dans certaines situations, on peut protester publiquement ; dans d'autres, toute réaction extérieure serait impossible ou suicidaire. Mais même alors, il faut au moins garder en soi la conscience que c'est insupportable. Le danger n'est pas seulement de ne pas agir ; c'est de ne plus sentir. La passivité des Bnei Yisraël devant Zimri devient, sur ce point, un avertissement permanent.

Cette sensibilité doit s'étendre aussi à la souffrance et au mal en général. Il ne faut pas devenir de moins en moins sensible. Parfois, *HaShem* envoie une leçon non directement à l'homme mais à son entourage, comme un appel à comprendre ce qui aurait pu lui arriver. L'expression « *yad be-yad* » est lue comme l'idée qu'Il se substitue en quelque sorte à nous, qu'Il fait porter ailleurs ce qui aurait pu venir sur nous, tout en attendant que nous en tirions les conséquences.

Cela éclaire aussi la sévérité de *HaShem* envers ceux qui sont proches de Lui. Chez eux, rien n'est laissé passer, non par dureté gratuite, mais comme remède immédiat. Ce qui est déjà mauvais doit être signalé tout de suite. Des exemples sont donnés de maîtres très exigeants avec leurs proches ou leurs disciples : non par vengeance, mais parce qu'ils ne veulent pas laisser s'installer même un petit défaut. La condition essentielle est qu'il n'y ait pas d'intérêt personnel. C'est là toute la différence entre la *qinah* pour *HaShem* et la vengeance de l'ego.

Un dernier aspect ressort ici : le titre de *kohen* donné à Pin'has correspond exactement à ce qu'il a fait. Un *kohen* n'agit pas à titre privé ; il agit au nom du *Klal Yisraël*. L'acte de Pin'has a consisté à prendre sur lui la défense de l'honneur divin et l'arrêt du '*Hilloul HaShem* au nom de tout Israël. C'est pourquoi la *kehounah* lui revient.

La force d'une simple pensée de *teshovah*

Dans la suite de la *parashah*, le recensement de la nouvelle génération est lu à la lumière de la faute des *meraglim*. Le verset dit qu'il ne restait aucun homme de ceux qui avaient été comptés au désert du Sinaï. Il s'agit des hommes frappés par la *gzerah* ; les femmes, elles, n'y étaient pas incluses. Elles n'avaient pas participé au rejet de *Eretz Yisraël*. Alors que les hommes disaient : retournons en Égypte, elles voulaient une part dans la terre.

C'est ce qui donne son relief à l'épisode des filles de Tzlof'had. Leur demande n'est pas seulement une revendication patrimoniale ; elle manifeste l'amour de *Eretz Yisraël*. Elles demandent une part pour leur père, et de là viennent les lois d'héritage. Il est même dit que leurs yeux ont vu ce que Moshé n'a pas vu : leur question a fait apparaître une partie de la Torah qui n'avait pas encore été explicitée. Il y a donc là deux enseignements : la grandeur spirituelle des femmes dans les moments décisifs de l'histoire d'Israël, et l'importance de chaque individu capable, par une parole juste, d'inscrire quelque chose dans la Torah elle-même.

Enfin, un dernier point est développé à partir du verset : « *ou-ve-nei Qorah lo méthou* - les fils de Qorah ne sont pas morts ». Alors que Qorah, Dathan et Aviram ont été engloutis, les fils de Qorah n'ont pas péri. Pourquoi ? Parce qu'au moment de la querelle, ils ont eu des pensées de *teshovah*. Même si cette *teshovah* n'a pas été complète, une simple pensée a suffi à changer leur statut. Les '*Hazal* disent qu'ils chantent dans les hauteurs pour l'honneur de *HaShem*.

Le point est considérable : la spiritualité est une réalité, et même une petite pensée peut transformer l'homme. Les fils de Qorah avaient agi de manière à mériter de périr avec leur père ; pourtant une inflexion intérieure — reconnaître qu'ils avaient tort de s'opposer à Moshé — a produit une différence éternelle. Cela devient un appel à ne pas mépriser les débuts minuscules de la *teshovah*.

Ce dernier enseignement rejoint en profondeur celui de Pin'has. Dans une immense assemblée, un seul homme s'est levé. De même, chez les fils de Qorah, une simple pensée a suffi à les arracher à la même fin que leur père. Il ne faut donc ni compter sur les autres pour réagir, ni mépriser ce qui paraît petit. Une pensée de *teshovah* peut sauver. Un acte juste accompli seul peut arrêter une catastrophe. C'est là une des lignes fortes de la *parashah* : la responsabilité personnelle demeure entière, même quand la foule se tait, et même quand tout semble déjà perdu.